

*Mañjuśiri*, Tib. 'Jam-dpal, Skr. *Mañjuśrī* «one of the eight great Bodhi-sattvas, hypostasis for the *belge bilig*, one of the three *yeke törölkiten*, his name is translated as *Jögelen čoytu*» (Less. 1175, Kow. 1976); cf. Uig. *Mañjuśiri*.<sup>83</sup>

*Včir-a-bani*, Tib. *Phyag-na rdo-rje*; Skr. *Vajrapāni* (Less. 1188, Kow. 2665); In later texts: *Γar-tayan včirtu*; cf. Uig. *Vačirapan*.<sup>84</sup>

*Virojan-a burgan*, Tib. *Rnam-par nañ-mjad*, Skr. *Vairocana* (Kow. 2664, Edgerton 512), in later texts: *Masi geyigülün jokiyayči*; cf. Uig. *Vayročana*.<sup>85</sup>

*Višnu-a*, Tib. *Khyab-ʹjug*, Skr. *Višnu* (Kow. 1133, Edgerton 502); cf. Uig. *Višnu*.<sup>86</sup>

Here mention has to be made of an interesting honorific expression that was characteristic for the pre-classical language:

*noyaytai kümün*, *qatuytai kümün* were honorific expressions for «man and woman». Prof. Poppe brings the suffix *-ytai* into connection with the suffix *-tai* indicating a feminine noun. In his opinion later, as a result of analogy, this suffix was also added to masculine nouns.<sup>87</sup>

<sup>83</sup> *Drev. Tjur. Slov.* 336.

<sup>84</sup> *Drev. Tjur. Slov.* 631.

<sup>85</sup> *Drev. Tjur. Slov.* 632.

<sup>86</sup> *Drev. Tjur. Slov.* 634.

<sup>87</sup> *Milaraspa életrajza* [Biography of Milasaspa] *Mi-la-ras-pa'i rnam-thar. Čoy-tu guisi jörditása*. [Translation of Čoy-tu guisi] Közzéteszi Lőrincz László [Ed. by L. Lőrincz]: *Mongol Nyelvméltár* [Recueil des monuments de la langue mongole] XII, Budapest 1967, p. 24 etc. N. Poppe, *Die Nominalstammbildungsuffixe im Mongolischen: Keleti Szemle* XX (1923–27), pp. 115–116.

## DE L'ALPHABET OUIGOUR

PAR

A. M. ŠČERBAK (Leningrad)

O. Comme on le sait, l'alphabet dit «ouïgour» est celui dont se sont servi non seulement les anciens Ouïgours, mais d'autres Turcs aussi. Cet alphabet est attesté par de nombreux monuments qui sont pour la plus grande part des canons religieux (manichéens, chrétiens, bouddhiques, musulmans), des traités d'astronomie, d'astrologie, de médecine. Il y en a de même des œuvres littéraires et didactiques, des documents de droit et d'épigraphie.

Les textes manichéens, chrétiens, bouddhiques et les documents de droit ont été déjà étudiés d'une manière satisfaisante.<sup>1</sup> A la différence de ces derniers, les textes musulmans, ou plus exactement les textes écrits par les caractères ouïgours à l'époque de l'Islam, n'ont pas encore fait l'objet d'études totales, et ce qui est à souligner, la plupart des documents de ce groupe restent jusqu'à présent mal connus.<sup>2</sup> Quant aux documents d'épigraphie dont l'importance pour les recherches historiques, notamment pour l'histoire du système de l'écriture, est hors de doute, ils constituent l'un des domaines les moins étudiés de la philologie ouïgoure.

En tenant compte des observations faites ci-dessus, nous nous proposons, par ce qui suit, de compléter l'information contenant dans l'ouvrage de O. F. Sertkaya par des renseignements sur l'épigraphie ouïgoure et la littérature spéciale respective. Nous voudrions, de plus, tenter de préciser, dans la mesure du possible, la classification des types graphiques et, en nous appuyant sur des

<sup>1</sup> Pour des fac-similés voir F. W. K. Müller, *Uigurica I, II, III*, Berlin 1908, 1911, 1922; A. Le Coq, *Kurze Einführung in die uigurische Schriftkunde: MSOS XXII*, Abt. II (1919), pl. 1–7; W. Radloff, *Uigurische Sprachdenkmäler*, Leningrad 1928, pl. I–III; A. von Gabain, *Altürkische Grammatik*, Leipzig 1950, pp. 18–29.

<sup>2</sup> Les informations à ce sujet assez complètes, mais éloignées d'être exhaustives, se trouvent dans les ouvrages de T. Gandjei et O. F. Sertkaya. Voir T. Gandjei, *Note on an unknown poem of Haidar in Uighur characters: A Locust's Leg. Studies in honour of S. H. Taqizadeh*, London 1962, p. 67; idem, *Note on the colophon of the «Lačāfat-nāmas» in Uighur characters from the Kabul Museum: Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli*, N. S. XIV (1964), pp. 161–164; O. F. Sertkaya, *Islāmī devrenin Uygur harfli eserlerine toplu bir bakış*, Bochum 1977, p. 1 ff. A ce thème, T. Gandjei avait annoncé encore un article — sous le titre de «The Renaissance of the Uighur Script», mais on ne sait pas s'il a été publié quelque part, ou non.

données nouvelles, nous prononcer à propos de l'usage de l'alphabet dit «ouïgour».

1. A l'heure actuelle, les turcologues, autant que l'on sache, ont à leur disposition les sept documents épigraphiques ouïgours trouvés dans les endroits différents et à des moments divers : 1) l'inscription sur une stèle (Mongolie, la localité Xar-us à 50 km. au nord-ouest d'Ulāngom);<sup>3</sup> 2) l'inscription sur le dessous d'un hanap en argent doré (Sibérie, au bord gauche de l'Iénisséi, la localité Baten' à 140 km. au nord d'Abakan);<sup>4</sup> 3) l'inscription sur une pierre («l'inscription de Tamerlan»; Kazakhstan du Nord-Ouest);<sup>5</sup> 4) l'inscription sur l'écorce de bouleau (au bord gauche de la Volga inférieure, près d'Engels);<sup>6</sup> 5) le fragment d'un tétralingue sur le mur de la salle à manger d'un monastère de grotte (Transcaucasie, la frontière entre la Géorgie et l'Azerbaïdjan, à 20 km. de la station Karaja);<sup>7</sup> 6, 7) les inscriptions sur la paroi d'une grotte de Touen-houang.<sup>8</sup>

Pour conclure cette partie de notre article, il convient de noter que l'inscription d'Ulāngom, à en juger par le contenu, le style et la graphie, se rapporte à la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle et que celle sur le dessous du hanap d'Abakan a été rédigée plus tard. Ensuite, on peut rappeler que l'inscription de Garesdži et celle dite «l'inscription de Tamerlan» sont datées respectivement de 1352 et de 1391. En ce qui concerne tous les autres, il est difficile de leur attribuer des dates plus ou moins précises, par suite de l'absence d'un appui solide. Cependant, les particularités de l'écriture de ces textes suggèrent qu'ils remontent au XIV<sup>e</sup> siècle.<sup>9</sup>

<sup>3</sup> É. Vanduj, *Uvsvyn Xar usny gerelt xöšöö: Šinžlex uxaan*, texnik 1958, n°3, pp. 45—47; Y. Rinčen, *Mélanges archéologiques*. Les inscriptions inconnues sur pierre et les plaques d'or ornées du harnais de Tonyoucouc: *CAJ* IV 4 (1959), pp. 290, 292; A. M. Ščerbak, *Müğülistonda topilgan qadimgi bir toš jozma: Ūzbek tili va adabijoti masalalari* 1959, n° 3, pp. 34—36; idem, *Nadpis' na drevneujgurskom jazyke iz Mongolii: Epigrafika Vostoka XIV* (1961), pp. 23—25; S. G. Kljaštornyj, *K istoriografičeskoj ocenke Ulanomskoj nadpisi: ibid.*, pp. 26—28.

<sup>4</sup> A. A. Gavrilova, *Novyje nazodki serebrjanyx izdelij perioda gospodstva kyrgyzov: Kratkije soobščeniya Instituta Arxeologii AN SSSR* 114 (1968), pp. 24—30; A. M. Ščerbak, *Drevneujgurskaja nadpis' na serebrjanoj čarke iz mogil'nika Nad Poljanoj: ibid.*, pp. 31—33.

<sup>5</sup> N. N. Poppe, *Karasakpajskaja nadpis' Timura: Trudy Otdela istorii kul'tury i iskusstva Vostoka Gosudarstvennogo Ermitaža II* (1940), pp. 185—187; A. I. Ponomarjov, *Popravki k čteniju «Nadpisi Timura»: Sovetskoje vostokovedenije III* (1945), pp. 222—224.

<sup>6</sup> N. N. Poppe, *Zolotoordynskaja rukopis' na bereste: Sovetskoe vostokovedenie II* (1941), pp. 81—84, 125—126, pl. I—XVIII.

<sup>7</sup> L. M. Melikset-Bekov, *Garesdžijskaja tetralingva époxi mongolov 1352 g.: Epigrafika Vostoka VIII* (1953), p. 60.

<sup>8</sup> G. Kara, *Petites inscriptions ouïgoures de Touen-houang: Hungaro-Turcica, Studies in Honour of Julius Németh*, Budapest 1976, pp. 55—60.

<sup>9</sup> Voir N. N. Poppe, *Zolotoordynskaja rukopis' na bereste*, p. 125; G. Kara, *Petites inscriptions ouïgoures de Touen-houang*, p. 55.

2. Le fait indubitable, constaté pour la première fois par F. W. K. Müller et R. Gauthiot, c'est que l'écriture ouïgoure est une forme un peu modifiée et plus cursive de l'alphabet sogdien qui, à son tour, représente une des branches de l'araméen.<sup>10</sup> Remarquons en passant que jusqu'au début de ce siècle tous les chercheurs abordant le problème en question étaient enclins à considérer l'alphabet ouïgour comme le dérivé de l'estranghelo.<sup>11</sup>

C'est A. Le Coq, un investigateur éminent des manuscrits manichéens turcs, qui s'est donnée la peine d'étudier scrupuleusement la paléographie des documents différents et qui est arrivé à distinguer les trois types de l'écriture ouïgoure : les deux anciens («sogdiens») et l'un qui est plus récent («ouïgour proprement dit»). A propos, son étude consacrée à ce problème contient, à titre d'illustration, les spécimens de l'écriture se rapportant aux types «onciaux», aussi bien qu'à ceux de cursive.<sup>12</sup>

Pour se faire une idée correcte sur la succession et l'interdépendance des divers types de l'écriture ouïgoure, il ne faut pas oublier que les anciens Turcs ont, d'abord, adopté l'alphabet sogdien sans modifications sensibles en l'employant surtout dans quelques textes bouddhiques.<sup>13</sup> A l'exception de ces derniers, tous les autres monuments soi-disant ouïgours sont écrits par l'alphabet sogdien adapté ou, autrement dit, par l'alphabet ouïgour, dont les traits les plus essentiels, par rapport à l'alphabet sogdien primitif, semblent être ceux qui suivent : le changement de la valeur phonétique du caractère désignant l'*l*(*δ*) ; la disparition de la différence entre l'*s* et le *š* ; la modification de l'*r* qui, muni d'une sorte de virgule souscrite, désigne l'*ʀ* ; la confusion des caractères désignant le *d* et le *t*.<sup>14</sup>

Concernant des manuscrits ouïgours de l'époque de l'Islam, W. Radloff a supposé l'existence d'un type particulier de l'écriture ouïgoure nommé par lui «der mohammedanisch—uigurische Schrift-character».<sup>15</sup> Etant donné que les manuscrits mentionnés se caractérisent par l'abondance de signes diacritiques

<sup>10</sup> Voir F. W. K. Müller, *Ein iranisches Sprachdenkmal aus der nördlichen Mongolei: SBAW*, phil.-hist. Cl. XXVII (1909), p. 730; R. Gauthiot, *De l'alphabet sogdien: JA*, 10 série, XVII (1911), p. 82 ff, 90.

<sup>11</sup> Cf. F. [W. K.] Müller, *Zur Frage über den Ursprung der uigurisch-mongolisch-mandžurischen Schrift: WZKM V* (1891), pp. 182—184; W. Radloff, *Das Kudatku Bilik I*, St.-Petersbourg 1891, pp. LXXXIV—XC; idem, *Alt-türkische Studien IV: Bulletin de l'Académie des Sciences de St.-Petersbourg*, VI<sup>e</sup> série, V, n° 5 (1911), pp. 316—326.

<sup>12</sup> A. Le Coq, *Kurze Einführung . . .*, pp. 93—109.

<sup>13</sup> A. von Gabain, *Alt-türkische Grammatik*, p. 28.

<sup>14</sup> Pour la liste plus détaillée des traits distinctifs de la graphie ouïgoure voir R. Gauthiot, *De l'alphabet sogdien*, p. 82 ff; A. von Gabain, *Alt-türkisches Schrifttum: Sitzungsberichte der deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, phil.-hist. Kl., Jg. 1948, n° III (1950), p. 13.

<sup>15</sup> W. Radloff, *Das Kudatku Bilik I*, p. XCIII.

d'origine arabe, la supposition de W. Radloff, à première vue, paraît avoir raison. Mais, à y regarder de plus près, on peut arriver à la conclusion que ces signes remontant pour la plupart à certaines lettres ne sont pas des éléments constitutifs des caractères ouïgours. Il n'y a pas de doute que nous avons affaire à un type ordinaire de la cursive ouïgoure relativement tardive, «interprétée» à l'aide de lettres et de signes de l'écriture arabe. C'est justement le type qui, étant largement employé dans les chancelleries de Gengis-khan et d'autres khans, a été adopté, vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, par les Mongols.<sup>16</sup>

Maintenant il est indispensable d'attirer l'attention sur un point qui a échappé aux plusieurs de nos devanciers. La soi-disant renaissance de l'écriture ouïgoure qui a eu lieu aux XIV—XV<sup>e</sup> siècles ne pourrait pas être considérée tout simplement comme le renouvellement d'une tradition ancienne. Ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est qu'on trouve dans des documents en caractères ouïgours relatifs à cette époque le texte interlinéaire en graphie arabe. Naturellement, la dualité pareille est due à la nécessité de rendre les documents en question lisibles.<sup>17</sup>

Ces observations faites, on se demande comment expliquer l'usage parallèle de deux systèmes d'écritures à l'époque où l'alphabet arabe a reçu le statut officiel ?

La seule explication qu'on puisse proposer en ce cas, sans le risque de tomber dans l'erreur, est suivante.

Fiers d'appartenir à des dynasties gengiskhanides, les descendants de Tamerlan s'efforçaient de recourir à toutes sortes de moyens pour continuer la tradition de l'Empire mongol. C'est l'alphabet ouïgour qui est devenu un des moyens de ce genre, d'autant plus qu'après être sorti d'usage chez les Turcs, il se présentait à leurs yeux comme étant plutôt mongol, que turc.

Il ressort de ce qui précède que les anciens Turcs se sont servis de deux types de l'alphabet ouïgour :

I le sogdien primitif (dans quelques monuments bouddhiques) ;<sup>18</sup>

II le sogdien adapté, ou l'ouïgour proprement dit




a) l'ouïgour proprement dit de l'époque préislamique  
(l'oncial et la cursive) ;

b) l'ouïgour proprement dit de l'époque de l'Islam, ou  
l'ouïgour-mongol (la cursive).

<sup>16</sup> Voir W. Kotwicz, *Quelques données nouvelles sur les relations entre les Mongols et les Ouïgours* : *Rocznik Orientalistyczny* II (1925), p. 244 ; P. Pelliot, *Les systèmes d'écriture en usage chez les anciens Mongols* : *Asia Major* II (1925), pp. 287—289.

<sup>17</sup> Cf. T. Gandjei, *Note on an unknown poem of Haidar* . . . , p. 67.

<sup>18</sup> A propos de ce type voir G. Clauson, *Turkish and Mongolian studies*, London 1962, p. 100 ff ; N. Sims-Williams, *The Sogdian sound-system and the origins of the Uyghur script* : JA CCLXIX, 1—2 (1981), pp. 347—360.

Nous avons déjà eu l'occasion de faire remarquer que les types énumérés se distinguent l'un de l'autre par certaines particularités. Il faut y ajouter un autre trait distinctif qui permet de fixer la ligne de délimitation non seulement entre le premier type et le deuxième type, mais aussi bien entre les deux formes de ce dernier. Il s'agit de la graphie de la lettre désignant le *d*(t), cf. I  ; II a)  ; II b) .

Bien entendu, le trait qui vient d'être indiqué n'a pas de valeur distinctive absolue. Il constitue, néanmoins un critère assez solide pour assurer l'attribution de la majorité des textes à l'un ou à l'autre type.

3. Où les Turcs ont-ils adopté l'alphabet sogdien ? A quelle date se rapporte le processus de son adaptation ? A-t-il été en usage partout ou dans une région limitée de l'Asie centrale ? Toutes ces questions occupent les turcologues depuis longtemps, mais malgré les efforts faits, elles n'ont pas encore reçu de réponses satisfaisantes.

Il est bien connu que les Turcs ont été en contacts avec les Sogdiens dans la Sogdiane même, ainsi que sur les bords de l'Orkhon et de l'Énisséï dès un temps reculé, aumoins, à partir du VI<sup>e</sup> siècle.<sup>19</sup> Il y en a une masse de témoignages dans de diverses sources, y compris les inscriptions runiques. Ce sont les TÜRGECH, partie intégrante de la confédération des Turcs occidentaux, qui se mettent en contacts avec les Sogdiens dans leur propre pays. Un fait remarquable : nous avons à notre disposition des séries de monnaies des TÜRGECH trouvées dans la région de Tourfan et dans le bassin de l'Ili. Elles étaient émises de la part de qaghan des TÜRGECH, mais la graphie et la langue des légendes sur ces monnaies sont sogdiennes.<sup>20</sup>

Bien que les Turcs occidentaux aient été en rapports étroits avec les Sogdiens au cours d'une longue période, ils ne semblent jamais avoir employé l'alphabet sogdien pour les textes dans leur propre langue. Ce qui pourrait servir d'un argument décisif en faveur de cette thèse c'est l'absence de monuments turcs de l'époque préislamique écrits en ouïgour et provenant du Turkestan occidental. Les textes épigraphiques qui étaient considérés jusqu'à une date récente comme appartenant à l'ouïgour ancien ne le sont pas.<sup>21</sup>

<sup>19</sup> Voir E. G. Pulleyblank, *A Sogdian colony in Inner Mongolia: T'oung Pao* XLI, 4—5 (1952), pp. 317—356 ; V. A. Livšitz, *Sogdijcy v Semireč'e: lingvističeskie i épigrafičeskie svjdetel'stva: Pis'mennyye pamjatniki i problemy istorii kul'tury narodov Vostoka* I (2), Moskva 1981, pp. 76—85.

<sup>20</sup> Voir F. W. K. Müller, *Uigurica* II, p. 95 ; L. R. Kyzlasov, O. I. Smirnova, A. M. Ščerbak, *Monety iz raskopok gorodišča Ak-Bešim (Kirgizskaja SSR) v 1953—1954 gg.: Učenyje Zapiski Instituta Vostokovedenijsa AN SSSR* XVI (1958), pp. 514—561. Cf. W. Radloff, *Altürkische Studien* IV, p. 319.

<sup>21</sup> Voir par exemple A. N. Bernštam, *Ujgurskaja épigrafička Semireč'ja I: Épigráfica Vostoka I* (1947), pp. 33—37 ; idem, *Ujgurskaja épigrafička Semireč'ja II: Épigráfica Vostoka II* (1947), pp. 33—37.

Quant à la date de l'adoption de l'alphabet sogdien par les Turcs, il est à noter que c'est l'inscription d'Ulāngom qui présente, à cet égard, un intérêt particulier.

Cette inscription, qui comprend à peu près 200 lettres distribuées sur 7 lignes le long de la pierre, est de genre funéraire. Très proche des inscriptions de l'Énisséi, par le style et la composition, elle porte pour le commencement les phrases suivantes: *Er atim Boyaz-tegin, jeti jigirmi jašimta Bur-uluyta sülädim, min jont altim, toquz jigirmi joqimta . . .* (lignes I—II). La graphie de certains caractères, en premier lieu de tels que *d, m, i*, témoigne de la position intermédiaire de l'inscription d'Ulāngom entre les deux types de l'alphabet ouïgour. Il faut aussi prendre en considération le contenu de ce document épigraphique. Voici un passage important: *Tolun jilqï Tübüt Tümlüg kisrä türgäš Boluču-ögüz(tä) altim* (lignes IV—VI).<sup>22</sup> Or, il y s'agit d'une campagne contre les Türgech, de la campagne qui est mentionnée dans les inscriptions runiques de l'Orkhon et qui semble avoir eu lieu en 711. En résumé, nous avons plusieurs points d'appui pour dater ce monument des environs du premier quart du VIII<sup>e</sup> siècle. Il est fort probable qu'on soit en présence d'une inscription ouïgoure la plus ancienne de celles que nous savons.

En fondant sur les faits qu'on possède on peut supposer l'adaptation de l'alphabet sogdien par les Turcs orientaux au début du VIII<sup>e</sup> siècle.<sup>23</sup> Cela veut dire que ceux-ci ont utilisé en même temps l'alphabet ouïgour et l'alphabet runique. L'usage parallèle de deux systèmes d'écriture s'explique, selon toute la probabilité, par leurs différentes fonctions et, de plus, par le caractère du matériel.

Pour conclure, nous voudrions souligner que ce petit article ne prétend pas avoir donné une caractéristique complète de l'alphabet ouïgour: il ne contient que les remarques préliminaires. Destiné à rendre hommage au Grand Maître d'études altaïques, cet article est, de même, une nouvelle preuve de l'intérêt que portent les turcologues aux documents d'épigraphie.

grafika Vostoka II (1948), pp. 102—106; idem, *Novyje epigrafičeskie nazodki iz Semireč'ja: ibid.*, pp. 110—111; idem, *Ujgurskaja nadpis' iz Ėrši (Fergana): Ėpigrafika Vostoka VI* (1952), pp. 101—105; Ė. R. Tenišev, *Drevneujgurskie nadpisi Kirgizii: Narody Azii i Afriki* 1964, n° 1, pp. 146—149.

<sup>22</sup> Voir A. M. Ščerbak, *Nadpis' na drevneujgurskom jazyke iz Mongolii*, p. 24.

<sup>23</sup> A propos de l'existence de la colonie sogdienne sur le territoire des Turcs orientaux au moins dès VI<sup>e</sup> siècle voir E. G. Pulleyblank, *A Sogdian colony in Inner Mongolia*, p. 317 ff.

## MONGOL: MO'AL AND MANGFUS: MA'FUS

BY

HENRY SERRUYS (Arlington)

The name of the Mongols appears in many forms in Mongol, Chinese, and other sources. Next to the standard word *mongyol*, derived from an earlier *mongyal*, there is also *mo'al*, *moyal*, *moyol*; leaving these forms aside for the time being we shall first review some of the transcriptions appearing in the older Chinese sources.

In the *Chiu T'ang-shu* we find *meng-wu* 蒙兀: *mongyol* (*wu*: °ng<sup>u</sup>at: B. Karlgren, *Anal. Dict.*, Nr. 1275).<sup>1</sup> The corresponding text of the *Hsin T'ang-shu*<sup>2</sup> is based on the *Chiu T'ang-shu* version and adds nothing new except that in the transcription we find another character in the second syllable: *wa* 瓦 (*Anal. Dict.*, Nr. 1290: °ng<sup>u</sup>a) which could well be an attempt to transcribe the vowel of the second syllable more accurately: -ya[l].

In the *Ch'i-tan kuo-chih* we find such forms as *meng-ku* 蒙骨, *meng-ku-li* 蒙古里;<sup>3</sup> the *Ta-Chin kuo-chih* has *meng-ku* (*kuo*) 蒙古(國), *meng-ku* (*kuo*)' 蒙, and *meng-ku* 萌骨.<sup>4</sup> Then in the *Ta-Chin kuo-chih* and in the *Hei-Ta pei-lu* we find such forms as *meng-ku-tzu* 萌骨子 and *meng-ku-ssu* 蒙古斯.<sup>5</sup> These latter two forms in *-tzu* and *ssu* evidently render a Mongol original in *-s*, which P. Pelliot called a «collective».<sup>6</sup> Although I do not know of such words as «*mongγos*» or «*mongγas*» in Mongol texts, the existence of an ancient *-l ~ s* correspondence in a series of words cannot be denied. The *Secret History of the Mongols* contains a word *qudusu* «boot(s)» as against the regular modern *qutul*

<sup>1</sup> *Chiu T'ang-shu* 199B. 10a. The relevant passage has been translated lately, among others, by P. Ratchnevsky, «Les She-wei étaient-ils mongols?», in *Mélanges de Sinologie offerts à Monsieur Paul Demiéville*, Paris, 1966 (pp. 225—251), p. 237, and L. Hambis, «L'histoire des Mongols avant Gengiz-khan», in *Central Asiatic Journal* 14, 1970 (pp. 123—133), p. 126. Hambis notes that *meng-wu* is a good transcription of «*mongyol*».

<sup>2</sup> *Hsin T'ang-shu* 219. 7a.

<sup>3</sup> *Ch'i-tan kuo-chih* (*Kuo-hsüeh wen-k'u*, Pei-p'ing, 1938), vol. 2, pp. 184, 187.

<sup>4</sup> *Ta-Chin kuo-chih* (*Kuo-hsüeh wen-k'u*, vol. 41, Pei-p'ing, 1937), p. 27.

<sup>5</sup> *Ta-Chin kuo-chih*, vol. 1, 1936, p. 83. *Hei-Ta pei-lu* (*Kuo-hsüeh wen-k'u*, vol. 10, 1936), p. 10.

<sup>6</sup> Paul Pelliot, «L'édition collective des oeuvres de Wang Kouo-wei», in *T'oung Pao* 26, 1929, (pp. 113—182), p. 127.